

naire, « de se faire à tout et de devenir sauvage avec les Sauvages. »

Il lui fallut d'abord s'habituer à la nourriture huronne. En temps d'abondance, elle se composait de quelques farines, de fruits et de racines, parfois de biscuits troqués contre des fourrures aux Trois-Rivières et à Québec. On y ajoutait, au moment de la chasse et de la pêche, le poisson, le gibier et la viande de venaison que l'on prenait; plus tard, les quartiers d'ours, d'orignal ou d'élan que l'on avait boucanés.

A la rigueur, cette nourriture aurait pu suffire, si elle n'avait été d'une malpropreté repoussante. Les *Relations* nous ont laissé à ce sujet des détails qui nous font bien comprendre ce que devaient souffrir les missionnaires en face de pareils aliments.

Quand les Sauvages faisaient sécher la viande qu'ils voulaient conserver, ils en prenaient un quartier, — les côtes d'un orignal ou d'un bison, par exemple. Ils le jetaient sur la terre, le battaient avec des pierres, puis le foulaient aux pieds. Cheveux, poils d'animaux, plumes d'oiseaux, s'il en traînait